N° 140

Juin
2015

Les Nouvelles de l'archéologie



Genre et archéologie

Éditions de la maison des sciences de l'homme

Dossier
Genre et archéologie

Avant-propos

*Violaine Seillotte-Cuchet**

On le sait, l'inégal accès des hommes et des femmes à l'écriture explique en partie le déséquilibre aisément repérable entre la place reconnue aux hommes et celle reconnue aux femmes dans les sociétés du passé. L'idée très partagée selon laquelle les hommes écriraient selon un point de vue *masculin* accentue le sentiment de déséquilibre, laissant croire que les historien-ne-s ne pourraient travailler que sur des représentations *masculines* des femmes et du féminin (voir de La femme) alors que les hommes, eux, échapperaient à toute représentation (on ne se représente pas soi-même, on se présente).

Poésies de concours et de cour, traités techniques, discours politiques et judiciaires, les textes arrivés jusqu'à nous grâce à la tradition manuscrite antique puis médiévale sont généralement désignés comme des « sources littéraires ». Ils résultent de pratiques savantes, réservées à quelques hommes, et d'un processus de sélection complexe, à la fois arbitraire et aléatoire. Par conséquent, la grande préoccupation des historiennes des femmes et du genre fut d'abord de saisir les mots des femmes. Il s'agissait, et il s'agit toujours, dans la perspective d'une accumulation des connaissances, de mettre au jour les documents qui échappèrent à la discrimination liée aux pratiques savantes de l'écriture et de sa transmission.

Un récent dossier de la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, intitulé « Objets et fabrication du genre », a mis le doigt sur l'importance de la culture matérielle, longtemps dédaignée par les spécialistes du passé, dans les analyses des constructions sociales de la différence des sexes (Auslander *et al.* 2014). Les recherches concernent ainsi la manière dont les jouets ont participé à la construction des stéréotypes de genre, la manière dont les mouchoirs brodés des soldats de la Grande Guerre évoquent la relation entretenue avec l'arrière, la manière dont les textiles tissés par des femmes pour des femmes ont transmis des traditions et des cultures spécifiques. S'il s'agit d'envisager les pratiques des dominé-e-s ou, en tout état de cause, les pratiques savantes idéologiquement minoritaires et statistiquement majoritaires, vers quel meilleur type de production sociale se tourner sinon la culture matérielle ?

Le recensement des données matérielles permet-il de produire une vision plus équilibrée du passé ? Nous en sommes, je crois, tous et toutes convaincu-e-s ; ce dossier en témoigne. À titre d'exemple, les offrandes déposées dans les sanctuaires grecs, les stèles funéraires, les contrats d'acquisition de terre, les inventaires des temples, les listes d'esclaves fournissent une masse d'informations où interviennent à la fois des hommes et des femmes, et souvent de manière tout à fait comparable. L'image convenue de la femme grecque, sous tutelle, incapable de manipuler les richesses et enfermée dans le gynécée, ne sort pas indemne de la confrontation. Les données matérielles, autour desquelles est construit le dossier de ce numéro, constituent des

* *Anthropologie et histoire des mondes antiques (Anhima), Umr 8210 (Cnrs-Ehess-Ephe-Paris 1-Paris 7), Violaine.Sebillotte@univ-paris1.fr*

empreintes d'un quotidien saisi de manière souvent accidentelle. Elles éclairent, à coups de projecteur localisés, des situations parfois très ordinaires. Elles rendent surtout visibles des hommes et des femmes qui agissent ou sont mis en scène selon des normes différentes, des normes stéréotypées produites par les sources littéraires.

Si l'association quasi systématique de l'épée avec le masculin et des bijoux avec le féminin est aujourd'hui récusée, c'est bien parce que la recherche a montré que les objets étaient polysémiques et qu'ils ne reflétaient jamais mécaniquement le genre d'un individu. La présence d'une épée peut marquer la masculinité mais également le prestige d'une lignée, les bijoux sont souvent portés par des femmes mais aussi par des hommes qui affichent ainsi leur richesse et leur puissance. La détermination du genre des défunts est toujours périlleuse puisqu'elle repose sur les associations symboliques que les sociétés contemporaines des défunts auraient produites entre sexe biologique et genre (idéal social de la masculinité et de la féminité) : le danger est grand, on le sait, de confondre les présupposés contemporains en matière de genre avec les caractérisations des sociétés étudiées. L'idéal serait de travailler avec des déterminations de sexe, pour les individus étudiés, qui soient scientifiquement incontestables, ce qui est encore rarement le cas.

La polysémie du concept de genre et sa capacité à déployer des interrogations sur « la différence de sexe », une différenciation qui apparaissait il y a encore une trentaine d'années comme un fondement structurant de l'ensemble des sociétés, place l'ensemble des spécialistes du passé devant un véritable défi en leur demandant d'être particulièrement attentifs à déconstruire leurs propres présupposés. Que l'étude, conduite aujourd'hui par de plus en plus d'archéologues, porte sur les femmes du passé, sur les associations symboliques produites par les sociétés étudiées (les masculinités et les féminités) ou sur la relativité de cette distinction (ce que les sociologues appellent l'intersectionnalité), ses résultats nourrissent l'enquête générale car pluridisciplinaire sur « la différence des sexes », une réalité contemporaine dont les spécialistes du passé n'ont pas encore écrit l'histoire.

Référence bibliographique

Auslander L., Rogers R. & Zancarini-Fournel M. (dir.). 2014. « Objets et fabrication du genre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 40/2014.